

Boileau, Pièces contre
Le Triomphe de Radon
Sur les Satires du Siècle
Donné à la Haye 1686
Elzévir Poème 12 pages
2^e suivie de Nouvelles Remarques
Sur tous les ouvrages Du Siècle
Donné à la Haye chez Jean
Stult 1688. 3^e suivie
de L'Intrigue Poème
Nouveau - Comique sur
L'impression à Marseille
1686, avec Frontispice et
Cuts de Lampes







Bonnecoree Balthasar de

LUTRIGOT

P O È M E

HEROÏ - COMIQUE.



Sur l'Imprimé

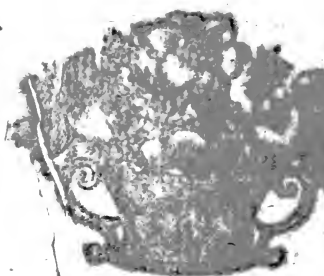
A MARSEILLE,

Chez CHARLES BREBION, Imprimeur du Roy.
de Monseigneur l'Evêque, du Clergé,
& de la Ville.

M. DC. LXXXVI.

Avec permission

LUTRIGOT
P O E M E
HEROI-COMIQUE



A MARSSEILLE

chez le Citoyen BENOIST, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Ville, ci-devant de la Nation.

AN DC LX



AU LECTEUR.

AYANT recouvré ces deux Pieces , j'ay crû devoir les donner au Public. Elles sont d'un honneste Homme , qui ne peut souffrir qu'on attaque sans sujet le Merite & le Sçavoir.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

COLLECTION

YALE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

1900

CHICAGO, ILL.

1900

CHICAGO, ILL.

1900

CHICAGO, ILL.



EPISTRE A DAMON.



U dois toujours goûte les plaisirs
de la Cour ,
On y void aujourd'hui tes vertus en
leur jour ,
A tous les beaux Esprits, tes Muses y
sont cheres ,

Mais les miennes, DAMON, y seroient étrangères,
P'y vivrois en contrainte, & p'y perdrois le temps,
Ne me presse donc point d'abandonner nos
Champs.

Tous mes sens sont charmez de l'air que j'y respire,
Mon toit rustique & bas m'y tient lien d'un
Empire,

Et je le prise plus que ces vastes Palais,
Où la felicité ne se trouve jamais.

Du peu dont j'ai besoin , ma retraite est pourvue.
Sur cent objets divers , je puis porter la vûe
De là je vois au loin des Costaux toujours verts.
Qui d'Oliviers touffus sont richement couverts
Je découvre des Bois , des Campagnes fleuries,
Des Hameaux, des Verges, de riantes Prairies,
De tranquiles Canaux, pleins en toute saison ,
Dont l'Onde vient couler autour de ma Maison.

Si nous devons chercher loin du bruit, & du monde
 Un séjour où l'on vive en une paix profonde;
 En quel lieu, pour jouir d'un Repos assuré,
 L'Hyver est-il plus doux, l'été plus temperé ?
 Quelle Moisson de fleurs plus vive, plus brillante,
 Que celle qu'on y void, & que Flore y presente ?
 En quel endroit l'Automne a-t'il des fruits si beaux ?
 Est-il rien de si pur que l'eau de nos Ruisseaux ?
 Et trouve-t'on ailleurs un Ciel plus favorable,
 Cérès plus liberale, & Bacchus plus aimable.

C'est dans nos Champs, DAMON, que la simplicité,
 Joint l'honnête travail à la tranquillité,
 On méprise le luxe, on neglige les modes,
 On n'est jamais sujet à des Loix incommodes :
 Les divertissemens n'ont rien de fastueux,
 Et les Repas sont bons, sans être somptueux ;
 Enfin, parmy les Ris, les Jeux, & l'Abondance,
 On void du siecle d'Or, les mœurs, & l'innocence.

Je ne veux pas pourtant vanter mal à propos
 Une Oisiveté lâche, un indigne Repos ;
 J'estime ces Esprits qui par des soins utiles,
 Honorent leur Patrie, & reforment les Villes ;
 Il est beau de chercher avec avidité
 Cette gloire qui mene à l'immortalité ;
 Mais peut-on aisément dans le réps où nous sommes ;
 Suivre sans s'égarer les Pas de ces grands Hommes,
 J'espererois en vain de si nobles Emplois ;
 Je ne fus jamais propre à débrouïller les lois ;
 Pour paroître au Barreau j'ay trop peu d'eloquence ;
 Je manque pour la Chaire & d'art & de science ;
 En un mot, CHER DAMON le Ciel ne m'a donné
 Qu'un talent médiocre, & qu'un Esprit borné.
 On ne doit se mêler que de ce qu'on sçait faire,
 Un innocent loisir m'est un bien necessaire ;
 Mon sort est d'être libre, & je serois fâché
 Qu'à de penibles soins mon cœur fût attaché ;

Il faut que le repos jusqu'au bout m'accompagne,
Je veux encor passer ma vie à la Campagne,
Et s'il plait au Destin d'en prolonger le cours,
Je veux vivre pour moi, le reste de mes jours.

Là sous des Orangers, quand je suis las de lire,
J'aiguise sans chagrin quelque traits de Satyre,
J'aime la Verité, mais en homme d'honneur,
Je ne sçai point trahir la Raison, ni mon cœur ;
A tous les Vicieux, je ne veux jamais plaire,
Et j'en dirai du mal, s'ils ne cessent d'en faire.
Est-ce une nouveauté de parler hardiment,
Et de faire valoir un juste sentiment ?

Mais dans la liberté que ma Muse se donne,
Elle attaque le Vice, & non pas la Personne.

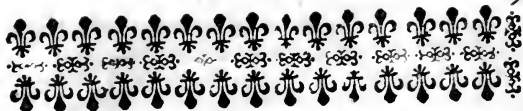
Il est vrai que le Siecle est malin sur ce Point,
On n'épargne que ceux que l'on ne connoît point :
Médire est le seul but que chacun se propose,
Qui ne le fait en Vers, le fait souvent en Prose ;
Le cœur nourrit toujours cet injuste desir,
Et qui ne parle point écoute avec plaisir.
La Raison dit en vain pour imposer silence,
Que l'homme doit pour l'homme avoir de l'indulgence :

Personne par malheur ne la croit aujourd'hui,
On n'en grossit pas moins les foiblesses d'autrui ;
Sur l'amour du Prochain, l'amour propre l'emporte,
Où la haine, ou l'envie est toujours la plus forte ;
Et que ce soit enfin mentonge, ou verité,
L'homme par l'homme même est toujours maltraité.

Voulez-vous que le peuple achète vos Ouvrages,
Choquez des gens d'honneur presque à toutes les pages ;

Quoique tout en soit foible, & soit dit sottement,
Vous passerez d'abord pour un Esprit charmant.
Ce Livre court la Ville, & chacun le veut lire,
Pourquoi non ? son Auteur ne songe qu'à médire,

Il remplit tous les Vers de bizarres transports,
 Il blâme insolemment lez Vivans & les Morts;
 Cet Esprit toujours vain, gâté par ses caprices;
 Se fait une vertu du plus lâche des vices;
 Il s'admire, il se flatte, il se croit sans défauts;
 Son Livre n'a pourtant qu'un tas de brillans faux;
 Il confond sans sujet, sans esprit, & sans grace,
 Le fiel de Juvenal avec le sel d'Horace;
 Des fautes qu'on y trouve à l'examiner bien,
 On feroit un Volume aussi gros que le sien.
 De censurer autrui faut-il donc qu'il se pique?
 Il pourroit beaucoup mieux employer sa Critique:
 Car au lieu de s'en prendre à tant de beaux Esprits,
 Il n'a qu'à travailler sur ses propres Ecrits.
 Ses Partisans peut-être auroient droit de me dire,
 Que je ne connois pas le fin de la Satyre,
 Que sa Prose, & ses Vers brillent de cent beautez;
 Non, je n'ignore point ses belles qualitez;
 Et même je le crois avec toute la terre
 Aurant Historien, qu'il est homme de Guerre.
 Ah! sans doute on a tort de ne pas imiter
 Ce bel Esprit qui veut se faire redouter,
 Qui pretend se parer d'une haute Sagesse,
 Et Regenter toujours aux Rives de Permesse,
 Heros Parnassien, dont les Vers inouïs,
Font grace à tout le Siecle en faveur de LOVRS;
 Oüi, la Posterité chantera les merveilles
 De ce fameux Censeur, & de ses doctes Veilles;
 Et je ne doute pas qu'on ne mette à la fin
 Sa Statuë à cheval sur un vaste Lutrin,
 Moi qui n'aspire point à ce degré de gloire,
 Apprentif tout nouveau des Filles de memoire,
 Je tâche de regler mes Chançons sur leurs Chants,
 Et c'est, MON CHER DAMON, ce que je fais aux
 Champs,



LUTRIGOT

POÈME

HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.



E chante, LUTRIGOT, ce Heros du
Parnasse
Dont la France indignée a condamné
l'audace,
Qui trop long-temps armé de ses
traits imposteurs,

A déclaré la guerre aux plus fameux Auteurs :
Lui qui dans un Poème & sans art, & sans forme,
A fait paroître au jour une *Machite enorme*;
Et qui croit par l'effet d'une ample vision,
Avoir fait d'un *Pupitre un second Iliou*.

Muses dont le secours est toujours nécessaire
A quiconque ose écrire, & cherche l'art de plaire.
L'implore ce secours, daignez me le prêter,
Aidé de vos faveurs; rien ne peut m'arrêter;
Que d'un air enjoué, que d'un pinceau burlesque,
Le peigne d'un Censeur le triomphe grotesque.

Et vous belle Cloris dont les appas naissants,
Sur les cœurs les plus fiers sont déjà si puissants,

Quand pour vous divertir j'entreprends cet Ouvrage,
Par vos divins regards soutenez mon courage.

Un jour que les neuf Sœurs, dans le sacré Vallon,
Celebroient une Feste en l'honneur d'Appollon,
Et tâchoient à l'envi, par l'ardeur de leur zèle,
D'ajouter quelque gloire à sa gloire immortelle,
On s'entretint long-temps des Auteurs renommez,
Ils étoient par ce Dieu plus ou moins estimez;
Des uns la Lire plait, des autres la Trompette,
Chaque Muse à son tour louoit quelque Poète;
Par Terpsicore enfin Lutrivot fut venté.

Quel Auteur, disoit-elle, a plus d'habileté ?
Et qui plus hardiment peut se mêler d'écrire ?
Je sçai, répond ce Dieu, qu'il sçait mordre, & médire.
Cependant repart-elle, en ce vaste Univers,
Lui seul enseigne l'art de bien tourner un Vers,
Comment on met d'accord la raison, & la rime.
Comment on doit passer du plaisant au sublime;
Qui suivra ses Leçons peut avec sécurité,
S'avancer sur ses pas vers l'immortalité:
Soit qu'il veuille briller dans un Poème épique,
Soit qu'il fasse l'essai du pompeux Dramatique,
Soit qu'un galant Ouvrage ait pour lui des appas,
Quoiqu'il vueille entreprendre il ne déplaira pas.

Apollon est surpris du discours de la Muse;
Dans ce Siècle éclairé rarement on s'abuse,
Ma chère Sœur, dit-il, & ce fameux Auteur
N'est pas de ce grand Art le pere, & l'inventeur;
Horace, Scaliger ont dit la même chose;
Et c'est leurs sentimens que par tout il expose.
Pourquoi, s'il est sçavant, ne le pas témoigner,
En pratiquant cet Art qu'il prétend enseigner ?
Qu'avons-nous vu de lui conforme à ses maximes
D'un Poète stérile Enfans illegitimes.
Il ne donne ses soins, il ne fait des efforts
Qu'à choquer les vivans, qu'à déchirer le morts

On ne peut arrester les noires médisances.
N'a-t'il pas osé dire en ses extravagances,
Qu'après avoir joüé tant d'Autheurs differents,
Phebus même auroit peur s'il entroit sur les rangs
Que peut-t'il faire encor ? que peut-il encor dire
Conseillez-lui , ma Sœur , de quitter la Satire ?
Et s'il veut qu'on le croie un Auteur excellent,
Qu'il étale en public un plus heureux talent :
Terpsicore rongit , & garde le silence ,
Le sentiment du Dieu la surprend , & l'offence.
Ala honte succede un genereux depit ,
Elle veut soutenir ce qu'elle a déjà dit.
Elle aimoit Lutrigot d'une amitié fidelle ,
Lutrigot dans ses Vers n'invoquoit jamais qu'Elle,
L'honoroit, la flatoit, lui disoit cent douceurs ,
Et ne comptoit pour rien toutes ses autres Sœurs.
La Muse croïoit faire en defendant sa cause,
D'un Rimeur un Poëte , & de rien quelque chose ;
Mais elle se retire , & va dans son chagrin
Consulter à l'instant le Livre du destin.

Dans ce Livre sacré que l'Olimpe revere,
Ecrit d'un immuable , & brillant caractere,
L'avenir est sans voile , il s'y découvre aux yeux,
Et l'on y voit le sort des hommes , & des Dieux.
De tant d'evenemens Terpsicore ravie
Cherche de Lutrigot la fortune , & la vie ;
Non pour y mesurer la course de ses ans ,
Mais pour voir le progrès de ses Vers médisans ;
A la fin elle y lit que d'un effort extrême,
Cet Auther doit un jour enfanter un Poëme.

Ah ! c'est assez , dit-elle , & je puis desormais
Parler de Lutrigot au gré de mes souhaits :
Je veux à l'avenir que le Parnasse advoüe ,
Que cet Esprit fecond merite qu'on le louë :
Malgré ses envieux nous en viendrons à bout ;
Qui peut faire un Poëme est capable de tout.

Pour chercher Lutrigot, le surprendre, & lui plaire,
 La Muse se deguise en *Nanon l'Horlogere*,
 L'Espouse de *la Tour*, Heros à redouter,
 Que ce fameux Auteur devoit bien-tôt chanter.
 Elle en estoit connuë, & la Fille divine
 En prend le port, les traits, l'air, la taille & la mine,
 Seme son Teint brillant de roses, & de lis,
 Et puis sur une nuë elle vole à Paris.

Une Maison étroite, & dont l'Architecture
 Semble vouloir choquer & l'Art, & la Nature,
 Et qui paroît de loin plus haute qu'une Tour,
 Est du grand Lutrigot l'ordinaire séjour.
 Terpsicore s'y rend de mille attraits pourvûë,
 Et dans un Cabinet entre sans être vûë:
 Elle jette d'abord les yeux de tous costez,
 Elle en voit à loisir jusqu'aux moindres beautez,
 Elle examine ici ces charmantes Peintures,
 Où Lutrigot paroît sous diverses Figures.
 Dans l'une cent Heros l'admirent tour à tour,
 Ici tous les Auteurs vont lui faire la Cour,
 Et dans un autre endroit, on le voit qu'il se place
 Au dessus d'Apollon en Maître du Parnasse.

G'est ainsi que l'on voit en Tableaux differents,
 Dom Quichotte, la fleur des Chevaliers errants,
 Qui par une vaillance en vision seconde,
 Arrête les Passans & fait rire le Monde.

Cependant Lutrigot assis aux bons Enfans,
 Est au bout d'une table, & profite du temps.
 Là sans crainte d'y voir ses delices troublées,
 Il porte aux conviez des santez redoublées,
 Et voyant que le jour a fait place à la nuit,
 Il compte, il paye, & part sans lumiere & sans bruit;
 Mais comment exprimer quelle fut sa surprise,
 Quand dans son Cabinet il voit la Muse assise,
 Il la prend pour *Nanon*, & toujours dans l'erreur,
 Il lui dit galamment, d'où me vient ce bon-heur ?
 M'apportez-vous, ma montre, ou bien que dois-je
 croire?

Je suis ici , dit-elle , & c'est pour vôtre gloire,
Si vous l'aimez encor, cessez de vous flater ;
Par de nobles travaux vous devez l'augmenter.
C'est la ternir enfin quand dans une Satire,
Vôtre plume s'emporce , & ne fait que médire.
On deteste par tout vos plus sçavans Escrirs ,
Vous donnez de l'horreur à tous les beaux Esprits ;
Pour mieux vous etablir que voulez-vous attendre,
Déjà vos Partisans n'osent plus vous défendre ;
Malgré tous les efforts de vôtre vanité
Peu de jours finiront vôtre immortalité ;
On verra les Enfans de vôtre illustre Veine
Faire humblement la Cour à la Samaritaine.
Songez à prévenir un si honteux malheur ,
Et par des Vers charmans soutenez vôtre honneur.
Adieu , vous ne manquez ni d'art , ni de matiere.

Alors elle se change en un corps de lumiere,
Et prend sans l'écouter, sa route vers les Cieux,
L'utrigot étonné ne la suit que des yeux.

Tel un jeune Escolier fait un effort frivole,
Lorsque sa main veut prendre un papillon qui vole,
Quand il croit l'attraper l'insecte fuit aux champs,
Et l'Enfant tout honteux regarde , & perd le temps.

Ah ! qu'ai-je fait , dit il ? ai je pû méconnoître
Cette Fille du Ciel que je vois disparaître ?
A travers de ce corps qu'elle avoit emprunté,
Je devoit vois l'éclat de sa divinité.

Sa bouche me parloit avec trop d'eloquence ?
Mais elle m'a trahi par son impatience ;
Et tant que ses beautez ont honoré ces lieux,
Mon ame étoit aveugle aussi bien que mes yeux.

Dans ce triste embarras, dans cette étrange peine,
Il s'assied, il se leve , & puis il se promene ,
A la fin il se couche , & dans ses visions
Il fait pour se flater mille reflexions.

Mais doit-je être surpris , reprenoit-il encore,

De l'honneur 'imprévu que me fait Terpsicore ?
Je n'en sçaurois douter c'est elle , & des neuf Sœurs
La seule qui toûjours me départ ses faveurs,
Ou mon rare Genté , ou ma vertu l'excite .
A faire dans le monde éclater mon merite ;
Mon esprit , quoi qu'on die , a de certains appas
Que Paris ne sçait point , que la Cour ne voit pas ;
Je sens un noble feu qui m'éclaire , & m'anime ,
Cét esprit embrazé court , & vole au sublime.
Paroissez grands Auteurs tant en Prose qu'en Vers ,
Et tous ce que de docte a produit l'Univers ;
Unissez-vous ensemble , & formez une armée ,
Mon ame maintenant ne peut être alarmée ;
Le poids de vos Escrits ne sçauroit m'accabler ,
Et ma plume est en droit de vous faire trembler.

Le doux présentiment de sa gloire future
A l'endormir bien-tôt aide enfin la nature ,
Il s'étend mollement ; mais à peine ses yeux
Goûtent les plein repos d'un sommeil gracieux ,
Que ce Dieu qui de rien forme à son gré les songes ,
Qui flatte les humains d'agréables mensonges ,
Lui parle des beaux Airs qu'il devoit entonner ,
Lui fait voir des Lauriers prêts à le couronner ,
Le Triomphe fameux que le Ciel lui destine ,
Le Corps demi brizé d'une *Enorme Machine* ,
Les Travaux inouis d'un vaillant Horloger ,
Une Bataille affreuse où l'on doit s'engager ,
Des Auteurs suppliants que sa *Verve* menace ,
Et le Siecle à genoux qui lui demande grace ,



CHANT II.



A Muse cependant par le vague des
Airs,
Traversant à la hâte & la Terre, & les
Mers,
Va revoir Apollon, & d'abord sa présence
Calme tous les chagrins causez par son absence.

Ma Sœur, lui dit ce Dieu, quel trouble, quel
courroux

Vous oblige à nous fuir ? de quoi vous plaignez-
vous ?

Je me plains, répond elle, & je ne dois plus feindre,
Oùï de vous même enfin j'ai sujet de me plaindre ;
Faut-il que par un Dieu Lutrigot soit blâmé,
Lui dont, à ce qu'on dit, le Public est charmé ?
Tel qui ne le vaut pas est cheri du Parnasse,
Et mes Sœurs bien souvent font des Auteurs de
grace.

Je sçai que Lutrigot pendant ses ieunes ans
A semé dans Paris ses Escries médisans,
Qu'il a voulu railler, & faire l'agréable ;
Mais des plus hauts desseins son genie est capable ;
Il a produit des Vers digne de nôtre adveu,
Il n'est pas sans esprit, sans brillant, ni sans feu ;
Et si son jugement répond à sa memoire,
Il pourra désormais acquérir quelque gloire.
Ce jour heureux viendra. Je ne veux point celer
Que moi-même chez lui je viens de lui parler.
Aux honneurs les plus grands le destin le reserve,

Et bien-tôt cet Auteur animé par sa verve,
 Sans s'amuser encor à parler mal d'autrui,
 Fera voir des Escriis qui seront tout de lui. [haine
 Qu'en croiez vous mes Sœurs ? ni l'amour ni la
 Ne me previennent point , lui répond Melpomene ,
 Et s'il faut m'expliquer , je diray franchement
 Que ce Poëte altier chante trop foiblement,
 Le Cothurne est trop haut & n'est pas son affaire;
 Et moins le Brodequin , dit Thalie en colere ,
 Lui qui blâme Moliere, ose-t'il se flater
 D'égalér ses Portraits, ou de les imiter ?
 Et moi, dit Calliope, ou je suis bien trompée ,
 Ou Lutrigot ne peut fournir à l'Epopée.

Sur l'histoire Clio commençoit un discours ;
 Mais le sage Apollon en interrompt le cours ,
 Il ne faut pas, dit-il , s'expliquer davantage ,
 Lutrigot va sans doute entreprendre un Ouvrag^e
 Attendons qu'il l'acheve avant que d'en juger ;
 S'il est beau , s'il est grand , on doit le protéger ,
 Tout le Parnasse alors lui doit être propice ;
 Mais si sa vanité , sa haine , & sa malice ,
 Veulent encor paroître , & choquer le bon sens ,
 Terpsicore avec nous doit rire à ses dépens.

Pendant cet entretien Lutrigot immobile
 Dormoit profondement, & d'un somme tranquille ;
 Ses beaux Songes charmoient ses sens , & sa raison ;
 Mais dès que le Soleil éclaire l'horison
 Le diligent COLIN par ordre de son Maître ,
 Vient à pas mesurez ouvrir une fenestre.
 Va , lui dit Lutrigot, presque encore endormi ,
 Va viste chez GERRINE, & dis à cet ami
 Qu'il amene avec lui RIGELLE à l'Alliance.
 Colin descend d'abord, & part en diligence.

Mais le grand Lutrigot n'attend pas son retour,
 Et dès qu'il a fermé sa porte à double tour ,
 Il cour à l'Alliance, & là dans la Cuisine

Commande le dîner pour Rigelle, & Garrine ;
 Mais son cœur inquiet goûte un plaisir bien doux,
 Quand l'un & l'autre ami se trouve au rendez-vous.

Chers amis, leur dit-il, il s'agit de ma gloire ;
 Mais avant toute chose il faut songer à boire ;
 Montons, & qu'on nous serve. Ils le suiviront tous deux,
 Tout étoit déjà prêt pour ce dîner fameux,
 A les faire servir l'Hôte ne tarde guere ;
 Ils sont charmez de l'ordre, & de la bonne chere ;
 Ce Repas fut enfin pour le dire en un mot ,
 Aussi beau que celui qu'a décrit Lutrivot.

Muses racontez - moi les grands exploits qu'ils
 firent , Et dirent,
 Leurs charmans entretiens , tous les bons mots qu'ils
 Combien par ces Heros à médire obstinez ,
 Furent de gens d'honneur hautement condamnez ?
 Oûi, ce Triumvirat la terreur du Parnasse ,
 A peine au Dieu des Vers voulut-il faire grace.
 Que de piquants propos contre les beaux Esprits
 Que d'Authenters degradez , que de Livres proscrites ?
 Tels dans Rome autrefois Lepide, y Antoine , Au-
 gulle ,

Usurpoient un pouvoir aussi cruel qu'injuste,
 Et proscrivant quiconque osoit leur résister.
 Par leurs sanglans Edits se faisoient detester.

Tels furent nos Heros en leur humeur chagrines ;
 Mais dans leurs vains discours Lutrivot, & Garrine ,
 Après avoir blâmé les plus honnêtes gens ,
 L'un pour l'autre à l'envi prodiguoient leurs encens ;
 Les Vers de Lutrivot n'étoient que des Merveilles ;
 Garrine étoit Divin , & valoit cent Corneilles.
 Tous les coups d'Encensoir étoient des plus hardis ;
 Et de tant de fumée ils furent étourdis.
 Lutrivot toutefois leur impose silence ,
 Et pour les consulter leur demande Audience.
 Chacun dès ce moment dans un grand silence ,

Montre pour ce qu'il dit un desir curieux ,
 Et Lutrigot poussé par l'ardeur qui l'emporte
 Dès qu'on a deservi parle de cette sorte.

Fideles Compagnons de mes plus chers plaisirs,
 Qui connoissez mon ame , & les nobles desirs ,
 Je veux vous faire part de mon bon-heur extrême ,
 Et vous dire en secret que je plais , & qu'on m'aime ,
 Non d'un amour prophane , & rempli de souci ,
 Si je déplais au sexe il me deplait aussi ;
 Mais d'un amour qui naît au cœur d'une Deesse ;
 Pour mon intérêt seul elle agit , elle presse ,
 Et c'est à Terpsicore à qui je dois ces soins.
 Hier au soir mon esprit ne songeoit à rien moins ,
 Quand je trouvai chez moi cette Fille celeste ;
 Son port étoit charmant , son air étoit modeste ;
 Quoi qu'elle vint alors déguisée en ce lieu ,
 Elle se fit connoître en me disant adieu.
 Que ne dit-elle point pour m'inspirer l'envie
 De donner à mon nom une immortelle vie ?
 Elle veut que je prenne un vol plus relevé ,
 Et que je mette au jour un Ouvrage achevé.
 Assez & trop long-temps dans mes doctes caprices,
 Ma redoutable plume a gourmandé les vices ,
 A de plus grands exploits je pretends aspirer :
 Après m'être fait craindre on me doit admirer.

Garnie tout charmé lui répond ces paroles.
 Non non tu n'es point propre aux fornettes frivoles,
 Et l'amour n'a pû faire en aucune façon
 Produire à ton esprit un couplet de chanson.
 Tu ne travailles point sur ces basses matieres ;
 Mais cet Esprit sublime a de vives lumieres ,
 Quand dans un Satire il rime bien ou mal ,
 Quand il pille à loisir Horace & Juvenal ,
 Quand il décrit le Rhein, ou narre une Bataille ,
 Ou qui fait que Themisouvre une Huitre à l'écaille ,
 C'est là ce qu'on appelle un Auteur sans défauts.

Mais tu dois plus pretendre & t'élever plus haut ,
Ce n'est qu'aux grands desseins qu'un bel Esprit s'applique.

Porte ta Verve enfin jusqu'au Poëme Epique,
Va chercher un Heros dans le Siecles passez ,
Tous les Historiens t'en fournissent assez.
Il en est de Vaillants, de Conquerants, de Justes,
On voit des Scipions, des Césars, des Augustes ,
Donne à de tels sujets de pompeux ornemens,
Et brille dans tes Vers en noble sentimens.

Il est vrai, dit enfin le sincere Rigeille,
Lutrigor doit courir où la gloire l'appelle ,
Un Poëme heroïque est digne de son choix ;
Mais à quoi bon chercher les Heros d'autrefois ?
Leurs antiques Vertus doivent être imitées,
Le Parnasse à bon droit les a jadis chantées.
Devons-nous toutefois en paroître ébloüis ?
Ces Heros étoient-ils plus Heros que L O U I S ?
Qu'ont-ils executé de si digne d'envie,
Que ce grand Roi n'ait fait dans le cours de sa vie ?
Tu peux sur ses Exploits t'occuper noblement ;
Mais ne va point sur tout lui dire sottement,
Jeune & vaillant Heros dont la haute Sagesse ,
N'est point le fruit tardif d'une lente Vieillesse ;
Et puis poussant ta Verve assez mal à propos
Ne va point lui prêcher un languissant repos :
Fais voir que tout lui cede, & que rien ne l'arrête,
Qu'il court rapidement de Conquête en Conquête ;
Que ses fiers Ennemis ne peuvent l'étonner,
Qu'il sçait vaincre en tout temps, punir, & pardonner ;
Que protégé du Ciel, lui seul peut sur la Terre,
Faire quand il lui plait, ou la Paix ou la Guerre ;
Et quoique son grand cœur soit charmé des combats,
Que la seule Justice arme toujours son bras.
Après nous l'avoir peind vaillant, & redoutable,
Fais-nous le voir encor bien-fait, adroit, aimable,

Mélant heureusement dans ses nobles Projets ,
 L'intérêt de la Gloire au bien de ses Sujets ,
 Reglant les grands Etats 'par sa prudence extrême,
 Maître de son Conseil, & Maître de soi-même,
 Et toujours faisant voir que sous les justes Loix
 Il veut tout en Monarque, & fait tout avec choix.

Il n'en faut pas douter, Lutrigot leur repliche,
 J'estime vos conseils, & j'aime l'Heroïque ;
 Mais tous ces vieux Heros que vous me proposez ,
 Passent chez les neuf Sœurs pour des Heros usez,
 Et LOUIS qui merite & mes soins, & mes veilles,
 Est un Heros enfin trop second en merveilles,
 Chacun peut réussir plein d'un si grand Objet ;
 Mais de faire un Poëme, & n'avoir pour sujet
 Qu'un accident commun , qu'un Pupille sterile,
 C'est l'Ouvrage inouï d'un Poëte fertile,
 C'est ce que n'a point fait le Grec, ni le Latin ,
 Et c'est ce qu'on verra dans mon fameux Lutrin.
 L'en faisois un secret ; mais ce livre admirable,
 Ce rare Original en tout incomparable ,
 Malgré mes envieux doit enfin voir le jour,
 Et surprendre bien-tôt & la Ville, & la Cour.
 Il faut donc qu'il paroisse, & qu'une œuvre si belle
 Serve à tous les Sçavans de regle, & de modèle,
 Et que je fasse voir qu'en ce docte Mestier
 Homere étoit Novice, & Virgile Escolier ,
 Oûi, vous en jugerez par mon Poëme Epique.

C'est par ce beau discours que Lutrigot s'explique,
 Ses amis toutefois se plaignent hautement
 D'être privez de voir ce Poëme charmant ,
 Et pour les apaiser, nôtre Auteur les assure
 Qu'ils en auront bien-tôt l'agreable lecture.
 Après cet entretien il leur serre la main ,
 Les embrasse tous deux, & les quitte soudain.



C H A N T III.

A Peine est-il parti plein de ses rêveries,
Que ses deux chers amis s'en vont aux
Tuilleries.

Là pour se garentir de l'ardente saison ,
Il se placent à l'ombre assis sur le gazon :
Et comme Lutrigot occupoit leur pensée
Ils parlerent d'abord de sa gloire passée,
Et Rigelle disoit que pour la soutenir,
Il estoit mal aisé de tromper l'avenir.

Quoi , doutez-vous encor , lui dit alors Garrine,
Qu'il ne donne au public une Piece divine ?
Ce Lutrin merveilleux qu'il va faire imprimer,
Doit être pour le moins un Poëme à charmer.
Sans doute ses Heros de nouvelle structure
Auront à chaque pas quelque noble aventure.
Il va nous enchanter par ses narrations ,
Il va nous éblouir dans ses descriptions ;
Il me semble déjà que cet Auteur étale
Ce qu'a de précieux la solide Morale ;
Je l'admire déjà même sans l'avoir lû ;
Mais laissons le Lutrin jusqu'à ce qu'on l'ait vû.
Disons que cet Auteur malgré mille traverses,
L'emporte sur tout autre en ses œuvres diverses.
Ce sublime Censeur plein de tant de clarté ,
Possède éminemment de grandes qualitez:
Dés l'âge de quinze ans il fut modeste , & sage,
Il eût & la Science, & l'Esprit en partage ,
Il évitât toujours ces jeunes libertins
Dont les égaremens donnent tout aux destins ,

Jamais à des Erreurs son cœur ne s'abandonne,
Il croit l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne.

On ne voit point en lui de ces talens bornéz,
 Dont les esprits communs sont contens d'être ornez;
 De mille soins divers son ame est occupée,
 Il accorde aisément la plume avec l'épée.
 Je ne veux point ici m'exiger en Flateur,
 Mais je puis assurer que nôtre brave Auteur,
 Voulant voir un Combat avoit mis dans sa poche,
 Pour le voir loin des coups des lunettes d'apoches
 Jamais precaution ne fat plus à propos,
 Et c'est marcher enfin sur les pas des Heros.

Advoüons hardiment que ce rare Genie
 Conserve en sa conduite une grace infinie.
 Que son discours au Roi paroît noble & charmant !
 Tout s'y voit bien placé, tout s'y dit galement,
 Oüi, tout ce qu'il adresse à ce vaillant Monarque,
 D'une Verve sublime est une illustre marque.
 Est-il rien de si juste & rien de si prudent
 Que ce que dit Pirrhus avec son confident ?
 Cet endroit est aimable autant qu'il le peut être,
 Il me semble d'ouïr Jodelet, & son Maître.
 Et qui sans nôtre Auteur, auroit jamais pensé,
 Qu'au lieu d'être vaillant Pirrhus fut insensé ?
 Lutrigot n'aime point tous ces Heros de guerre
 Qui portent la terreur aux deux bout de la terre,
 A ces hardis desseins il n'aplaudit jamais,
 Il n'admire en ses Vers que les Heros de Paix,
 Il veut qu'un Roi s'engraisse, & que dans son Empire,
 Il goûte un doux repos, & ne songe qu'à rire :
 Et lui seul a trouvé mille fortes raisons,
 Pour loger Alexandre aux petites Maisons.

L'admire ce beau Conte assaisonné de l'Huître,
 Qu'il prend dans un Auteur, n'importe en quel Cha-
 pitre ;

Ce mets si delicat dont Lutrigot fit choix

Fut présenté jadis au plus puissant des Rois ;
 Mais l'Huître n'étant pas d'un goût trop agreable,
 Il ne la servit plus qu'à la seconde table ;
 Cependant ce ragout, les amours de l'Auteur,
 Aiguise en le lisant l'appetit du Lecteur.

Le Passage du Rhin a produit des merveilles,
 Et sur tout son grand *Virtus*, mal né pour les oreill's
 Pour plaire également par la diversité
 Il mêle le mensonge avec la verité.

Tantôt un Dieu cachant sa barbe limoneuse
 Prend soudain d'un Guerrier la figure poudreuse:
 Tantôt au Fort de Skinq animé de fureur,
 Son front cicatrisé donne de la terreur,
 Et pour peindre des faits d'éternelle memoire,
 Luttigot prend la Fable, & neglige l'Histoire.
 Ce bel Esprit sçait fuir tous les chemins batus,
 Et former à son gré des Dieux, & des Vertus.

Ce n'est pas sans raison que cet Auteur se pique
 De triompher par tout dans son Art poétique.

Horace, dont il est l'Eternel Traducteur,
 Seroit charmé de voir son Escolier Docteur,
 Et ne manqueroit pas dans l'ardeur de son zele,
 D'admirer un Regent d'une Classe nouvelle.

Ses Dogmes empoulez à quiconque les lit
 Infusent la Science, & donnent de l'Esprit :
 Il pourroit par son Art aprendre aux Muses mêmes,
 A faire de grands Vers, & de parfaits Poëmes
 Et son penible emploi l'a sans doute empêché,
 De faire jusqu'ici ce qu'il nous a prêché.

Qu'on ne l'accuse point d'aimer trop à médire,
 Il le fait sans dessein, & ne songe qu'à rire ;
 Son ame est toute belle, & ses Vers médifans,
 Quoiqu'assez mal polis me paroissent plaisans,
 Sans ce riche talent comment eût-il pû faire
 Pour être regardé du Peuple & d'un Libraire ?
 Devoit-il dans un Greffe à jamais retenu
 Pourrir dans la poussiere, ou vivre en inconnu ?

Il s'est mis dans l'éclat par sa vaste Science,
 On admire en tous lieux ses Pièces d'éloquence ;
 Il est pompeux, & grand dans le moindre projet,
 Presque en chaque Satire il épuise un sujet,
 Chaque comparaison est toujours sans égale.
 N'estes-vous pas charmé de celle de Tantale ?
 Et de celle du Roi d'un stile tout nouveau,
 Qu'il compare au bâton qui soutient l'Arbrisseau.
 En vain un doux Censeur oseroit entreprendre,
 Ou de le conseiller, ou bien de le reprendre:
 A cet Auteur sçavant tout doit être permis,
 Il ne s'amuse point à croire ses amis,
 Il ne peut se tromper, à bon droit il lui semble
 Qu'il en sçait plus lui seul que tout le monde en-semble.

Ce qu'on pensé de beaux plus rares Esprits,
 Se trouve bien ou mal dans ses charmans Escrips.
 Ce Genie éclairé penetre la nature,
 En sage Misantrope il condamne, il censure,
 Il connoît l'homme à fond, il en dit mille maux,
 Il le croit le plus sot de tous les animaux,
 Il dit tout de qu'il pense, & ne peut se contraindre,
 Il a sceu l'art de plaire, & de se faire craindre,
 Il est en Prose, en Vers, le Docteur des Docteurs,
 La gloire de son Siecle, & l'effroi des Autheurs.
 Siecle heureux garde-toi d'attirer sa colere,
 Il t'apromit, dit-on, d'être un peu moins severe,
 Conserve par tes soins le bien dont tu jouïs,
 Lutrivot te fait *grace en faveur de L O U I S.*

Garrine alloit poursuivre, & le prudent Rigelle
 Se plaisoit au recit de ce Censeur fidelle ;
 Mais à quelques pas d'eux ils ouïrent parler
 Deux hommes disposez à s'entrequereller,
 Et Garrine à ce bruit obligé de se taire,
 Reconnut Lutrivot, & Garbin le Libraire.
 Ils s'aprochent tous deux, & pretendent sçavoir

Quel

Quel sujet de debat a pû les émouvoir.

A l'instant Lutrigot devenant plus affable ,
J'ai trouvé, leur dit il, un Esprit intraitable ,
Mon Lutrin l'épouvente, & ce Libraire altier
Craint d'y perdre ses soins, son encre, & son papier;
Cependant tout y brille avec tant d'avantage
Qu'on sera dans l'extase en lisant cet Ouvrage.
Je sçai, repart Garbin, que les Auteurs souvent
Promettent des monts d'or, & nous donnét du vent.
Vous nous vantez ici vôtre Poëme Epique ,
Que n'avez-vous pas dit de vôtre Poétique ?
Et de vôtre Longin, ce sublime Traité
Que par ces beaux Escriis, Dacier vous a gâté;
Il auroit fait bien pis, si d'un trait de prudence
Vous n'eussiez à genoux imploré sa clemence.
J'aime vos interêts, & plus encor les miens ,
Vos Ouvrages devoient me combler de tous biens;
Mais à peine aujourd'hui le peuple les achete,
Je n'ai plus de creance à la foi d'un Poëte.

Sans Rigelle & Garrine ou auroit vû long-temps
Disputer en ce lieu ces Esprits mécontents ;
Mais ces Mediateurs craignant leur violence ,
Les prièrent enfin d'agir d'intelligence,
C onclurent un marché qu'ils desiroient tous deux.
C'est ainsi qu'en nos jours deux Ministre fameux
Estallant à l'envi leur sagesse profonde ,
Mirent d'accord deux Rois les plus puissants du
Monde.

La Troupe se separe, & le sage Garbin
Promet avec serment d'imprimer le Lutrin.



CHANT IV.



Es que l'Astre du jour achevant sa
carrière,
Dans le sein de Theris eût caché sa
lumière,
Lutrigot tout rempli de projets écla-
rans,

Va relire avec soin ses Escries importants,
Et content de sa peine, & de son grand Ouvrage,
Ce Narcisse orgueilleux se mire à chaque page.
Il ne consulte plus que son ambition,
Il veut bien qu'il paroisse avant l'impression,
Il le lit à Garrine, il le lit à Rigelle,
Il va le reciter de ruelle en ruelle,
Il mandie en tous lieux quelque applaudissement,
Et par son ton de voix il impose aisément.
Tel avec moins de bruit, moins d'Art, & moins
d'haleine,

Le Savoyard chantoit sous la Samaritaine.

Déjà quelques rieurs avoient presque en tous lieux
Porté de Lutrigot le renom jusqu'aux Cieux,
Et son ame en secret d'un tel plaisir pâmée,
Jouïssoit de sa gloire, & de sa renommée;
Quand Terpsicore aprit par la voix des Flateurs,
Que cet Auteur sçavant charmoit les Auditeurs.
Elle vole à l'instant aux rives de Permesse,
A vanter le Lutrin cette Muse s'empresse,
Apollon & ses Sœurs veulent bien l'écouter;
Mais ce Dieu peu credule ose encor en douter.
Je veux croire, dit il, que c'est un beau Poëme,

Mais Terpsicore enfin l'avez vous leu vous-même ?
Non , lui répond la Muse. Et bien , repart le Dieu,
Amenez promptement Lutrigot en ce lieu.

Il doit être permis aux jours des Saturnales
De chercher des plaisirs , des jeux , & des regales,
Qu'il vienne donc ce soir ; mais pour nous divertir,
Poursuit-il en riant , il faut nous travestir.
Que tout jusqu'aux Auteurs, se déguise, & se pare.
Le dessein du Dieu plait , & chacun s'y prepare.

Il étoit encor jour ; mais à peine la nuit ,
A chassé de Paris la lumière , & le bruit ,
Que Terpsicore prête à faire un prompt voyage ,
Descend de l'Helicon , & sans nul équipage ,
Pour se rendre bien-tôt chez l'Auteur du Lutrin,
Va Monter sur Pegaze, & se met en chemin.
Cette Muse le trouve appliqué sur son Livre.

Lutrigot , lui dit-elle , il est temps de me suivre.
Ramasse tes Escriis , fors , & viens de ce pas
Recevoir un honneur que tu n'attendois pas :
Viens , Apollon te mande , & t'attend au Parnasse ?
Lutrigot dans son cœur sent une noble audace ,
Regarde avec transport cet excès de bonté ,
Prend tous ses Vers , & suit cette Divinité.
La Muse pour se joindre à la celeste Troupe
Remonte sur Pegaze, & met l'Auteur en croupe,

Cependant les neuf Sœurs dans le sacré Valon
Attendoient Lutrigot au Palais d'Apollon.
Dans une Sale & vaste , & richement meublée ,
Étoit avec plaisir la sçavante Assemblée ,
Et pour mieux se masquer , les Muses avoient pris
Les habits negligez de plusieurs beaux Esprits.
Dans leurs noirs vestemens la modestie éclate.
L'une porte un rabat , & l'autre une cravate ,
L'une est en just au corps , cét autre est en manteau
Plusieurs ont la sotane , & toutes le chapeau ;
Mais plus d'une perruque & noire , & mal peignée,

De linge assez mal propre étoit accompagnée.
 Apollon déguisé placé dans un fauteuil ,
 Faisoit à tout venant un obligeant accueil ;
 En perit coller même il paroïssoit aimable ,
 Il étoit au haut bout d'une fort longue table ,
 Et les sçavantes Sœurs , sous son autorité ,
 Occupoient sur deux bancs l'un & l'autre côté.
 Sur d'autres bancs aussi d'une longueur égale
 Se mettoient les Autheurs qui venoient dans la Sale,
 Dont plusieurs par Phebus estimez , & louëz ,
 Jadis par Lutrigot avoient esté joüez.

Tout ce que de sçavant se trouve sur Parnasse ,
 Y vient pour écouter, & chacun prend sa place.

Mais Pegaze conduit par une Deité ,
 Fend sans cesse les Airs d'un vol précipité,
 Et ne songe qu'à voir sa Croupe soulagée
 De l'importun fardeau dont on l'avoit chargée,
 Lutrigot ébloüi , muet , & chancelant ,
 Craint toujours qu'il ne ruë, ou ne bronche en volant.
 Dans ce vague chemin , ce Cavalier timide ,
 Se croit dans le danger, & se tient à son guide.

Ainsi par un beau temps le voïageur nouveau,
 Voyant branler la Nef qui le porte sur l'eau ,
 Se prend un mât prochain, ne sçait ce qu'il doit faire,
 Et redoute un peril qui n'est qu'imaginaire;
 Mais à la fin Pegaze aussi ferme que prompt,
 Porte , & laisse la charge au haut du double Mont.

Terpsicore s'arrête , & tâche enfin d'instruire
 Le docte & grand Auteur qu'elle daigne conduire,
 Ne trouve point étrange , & ne sois point surpris,
 Lui dit elle en riant , de voir de beaux Esprits ;
 Tu trouveras ici les Muses déguisées ;
 Mais à re faire honneur elles sont disposées ,
 Tout jusques à Phebus s'humanise aujourd'hui ,
 Allons , & souviens-toi de t'adresser à lui
 Dans le Palais du Dieu le Parnasse s'assemble.

La Muse & Lutrigot y vont d'abord ensemble,
 Ils entrent dans la Sale , & nôtre vain Auteur
 Va s'asseoir vis-à-vis du divin Directeur.
 Chacun regarde alors sa fiere contenance ,
 On cesse de parler , & Lutrigot commence.

Grand Apollon , dit-il , je reçois un honneur
 Qui fera désormais ma gloire , & mon bon heur.
 Je dois être sensible à cette grace insigne ;
 Il est vrai qu'aujourd'hui je n'en suis pas indigne ?
 Qu'on ne m'accuse point que par des Vers malins,
 J'ai cent fois plus medit que les Auteurs Latins,
 On sçait que mon genie en sortant du College,
 S'est lui même donné ce rare Privilege.
 On ne peut sans envie & sans temerité
 Blâmer & ma conduite , & ma temerité.
 Par le riche talent que mon Esprit possède ,
 Il faut , grâces au Ciel , que tout Auteur me cede.
 Dans l'Empire François je me fais redouter ,
 Nul Escriit sur les miens n'oseroit attenter ,
 Et plus d'un bel Esprit connoissant mon courage ,
 Par crainte , ou par amour me donne son Suffrage.
 Des Effets si publics montrent ce que je puis ,
 Et mes Escripts divers font voir ce que je suis.
Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose.
Le moindre de mes Vers dit toujours quelque chose.
 Jamais mortel n'a pris un si penible soin
 Pour ennoblir sa Verve , & la porter plus loin ;
 Aussi mes nobles Vers sont lus dans les Provinces.
Sont recherchés du Peuple , & reçus chez les
Princes,

Et qui dans l'Univers n'a pas vu mes Escripts ?
 Mes Satires ont pleu , chacun en est épris ;
 Il n'est point aujourd'hui de Courtaut de Boutique ;
 Qui n'ait & mon Longin , & mon Art Poétique.
 Mais bien qu'en ces Escripts tout soit charmant ,
 & beau ,

Rien n'y peut égaler mon Poëme nouveau.
 De tous les Ecrivains je suis enfin l'unique
 Qui change le Burlesque en parfait Heroique :
 Tous les autres Autheurs par leurs Vers monstrueux
 Font de leur Heroique un Burlesque ennuyeux.
 Je n'aprehende point de tromper vôtre attente,
 Vous y verrez briller l'Epopée éclatante,
 Le Grand, le Merveilleux, en font les incidens,
 Tout parle, tout s'exprime en termes transcendans,
 L'embellis noblement & l'Art, & la Nature,
 Quand on l'ordonnera j'en ferai la lecture.

Apollon méprisant cet Auteur effronté
 Rit quelque temps tout bas de tant de vanité;
 Mais voulant le jouër par une mascarade,
 Il feind d'être content d'un Harangueur si fade,
 Et ne disant rien moins que ce que dit son cœur
 Il répond par ces mots au discours de l'Auteur.

Inconcevable Esprit que le Ciel a fait naître
 Pour être des Sçavant le Regent, & le Maître,
 Quel plaisir n'a-t'on pas de te voir en ce lieu,
 Tu n'en sçaurois douter de la bouche d'un Dieu.
 On sçait que tes Escripts, qu'on peut sans cōplaisance
 Appeller l'Elixir du Sçavoir de la France,
 Te rendent redoutable à tout le genre-humain,
 Quand le grand Lutrigot a la plume à la main.
 Qu'il enfante les Vers d'une docte Satire,
 Chacun cache les siens, & n'oseroit plus lire.
 Tout *Phœbus* que je suis peut être aurois-je peur,
 S'il falloit en champ clos combattre un tel Auteur,
 Il est vrai que je vois qu'un jour certain Poète
 Tâchera d'affoiblir le son de ta Trompette;
 Mais cet Esprit frivole, indiscret, & grossier,
 Que l'Egypte a nourri durant un Lustre entier,
 Qui cherchoit le Parnasse au pied des Piramides,
 Ne fera contre toi que des Vers insipides.
 Un Quatrain seul poussé de ta bruyante voix

Va d'abord l'étourdir, & le mettre aux abois;
Mais laissons tes hauts faits qu'à peine on pourra
croire ,

Nous en avons le fruit, toi seul en as la gloire.
Il est temps maintenant de combler nos desirs ,
Tu peux donc nous donner de solides plaisirs ,
En lisant ton Lutrin tu vas te satisfaire ,
Tu vas par tes beaux Vers nous instruire, nous plaire,
Et toute l'Assemblée a raison d'espérer
Que tu ne liras rien qu'on ne doive admirer.





CHANT V.



'E s t ainsi qu'Apollon , par tant de
railleries ,

Se joio't d'un Auteur charmé des
flateries ,

Qui se trompoit lui-même , & dont
l'esprit gâté

Le disputoit en Vers à sa Divinité.

Aussi sans que ce Dieu le presse davantage,

Il se met en état de lire son ouvrage.

Il ouvre ses Cayers , touffe & crache trois fois,

Il compose son geste, il mesure sa voix ,

Et dit eloquemment qu'un Enorme Pupitre ,

Est du Poëme entier le sujet & le Titre.

Il lit enfin tout haut, & fait voir dans ses Vers

Les grandes actions de ses Heros divers.

La Discorde y paroît toute noire de crimes.

Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.

On y voit dans leur lustre , & dans leur plus beau
jour

Les nocturnes exploits de l'horloger la Tour,

Ce nouvel Adm's a la taille legere

Qui fait tout le souci a' Anne son Herlogere,

Anne qui se pendoit sans sa chere Alison ,

Et qui dit en hurlant tout ce qu'a dit Didon.

Il lit en Vers pompeux la forme & l'origine

Du Lutrin, ou plutôt de la Vaste Machine,

Et de ses ais pourris l'ample description

Jette les Auditeurs dans l'admiration.

Quand il décrit l'oiseau qui prône les merveilles,

Il enleve les cœurs, & charme les oreilles,

Et les Vers sont pressans , & ne sont pas moins beaux
 Quand il peint la mollesse au milieu de Cisteaux.
 Qui demande en pleurant , *quel Démon sur la terre*
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
 On n'admire pas moins ce pieux sentiment ,
 Marque de sa sagesse & de son jugement ,
 Lorsqu'il dit, par l'excès d'une sainte franchise ,
 Que de tout abîmer *c'est l'esprit de l'Eglise.*

Quel plaisir n'a-t'on pas du Hibou que la nuit
 La lanterne à la main elle même conduit?
 Par un cri menaçant , par un battement d'aîle,
 Il fait fuir trois Heros, il éteint leur chandelle,
 Et si par la Discorde il n'étoient réunis,
 Leurs cœurs étoient glacez , & leurs exploits finis.

Il fait avec prudence assembler le Chapitre
 Pour oser renverser ce terrible Pupitre,
 Et cet Auteur le dit avec tant d'agrémens,
 Les Chanoines ont tous de si grands sentimens ,
 On y cite si bien l'Alcoran & la Bible
 Que l'Assemblée y trouve un plaisir tres sensible.

Que dirai je de plus ? l'Auditoire applaudit
 A tous ces longs discours que nôtre Auteur lui lit;
 Chacun se plaît d'ouïr ses nouvelles Deesses ,
 Ses merveilleux Heros charmez de leurs proïesses,
 Et ces Vers surprenans où le grand Lutrigot
 Compare enfin LOUIS au fidelle Girot.
 Ses pensers sont divins: s'il voit *la nape mise*
Il en admire l'ordre, & reconnoit l'Eglise,
 Il tourne en jeux d'esprit le *benedicat vos,*
 Les Benedictions qu'on répand à grand flots,
 Les Offices divins, l'enbonpoint des Chanoines,
 Les Prélats, les Abbez, le vermillon des Moines,
 Et mille autres endroits chantez sur ce beau ton,
 Qu'avec moins d'ornemens on préche à Charanton.

Mais rien ne touche plus cet illustre Auditoire,
 Rien ne couvre l'Auteur d'une plus juste gloire,
 Et ne relevant l'histoire du Lutrin,

Que le combat qu'on donne aux plaines de Barbin :
Jamais journée aussi ne fut plus éclatante.
Il lit d'un air fier, & d'une voix tonnante ;
Il fait voir ses Heros au Combat acharnez,
Tous les coups sont toujours ou receus, ou donnez,
Chaque Livre jetté fut-il sans couverture,
N'eût-il que six fuciliers fait plus d'une blessure ;
Et quand on voit *Brontin* qu'un coup de Livre abat ,
Un Prélat benit tout, & finit le Combat.
La Catastrophe enfin de ce rare Poëme
Paroît aux Auditeurs d'une beauté suprême ;
Car ces vaillants Heros formant d'autres souhaits,
Laissent là le Pupitre, & font d'abord la paix.

Quand l'Authent a fini sa charmante lecture ,
Dans toute l'Assemblée on n'entend qu'un murmure ;
Mais le grand Apollon d'un ton plaisant & haut
Dit qu'il trouvoit l'ouvrage, & riche, & sans défaut,
Que pour récompenser cet Authent admirable
Il falloit un triomphe aussi beau qu'honorable,
Qu'il aime *Lutrigot*, & qu'il prent enfin
Qu'on le mette à cheval sur un vaste Lutrin ;
Que monté de la sorte, il ordonne qu'il fasse
Et le tour du Palais, & le tour du Parnasse.
Tous les petits Authents, tous les grands Escrivains
En témoignent leur joye, & battent tous des mains.

Vers une Galerie, où sont tous les Registres,
Etoient comme inconnus deux antiques Pupitres,
Qui servoient autrefois dans le docte Vallon,
Pour les Livres sacrez des Hymnes d'Apollon.
On en prit le plus grand, qu'avec beaucoup de peine
On dressa sur un Char peind de couleur d'ebene.
Pegaze le tiroit, marchant d'un pas égal ;
On mit sur ce Lutrin nôtre Authent à cheval.

La marche fut dans l'ordre, & parut assez belle.
On vit d'abord passer une longue Sequelle
De Poëtes nouveaux, dignes imitateurs

Du sçavant Lutrigot le Phenix des Auteurs,
Ils crioient tous ensemble, & d'une force extrême,
Vive le Roi des Vers, & son divin Poëme.

En suite l'on voioit tous les Auteurs fameux,
Grecs, Latins, & François, qui marchant deux à deux,
Recitoient, ou chantoient en differens langages
Tout ce que Lutrigot a prit dans leurs Ouvrages.

Sur quatre Chars parez d'une etoffe de prix
Estoient du Triomphant les immenses Escrips.
L'un portoit son Longin, son Poëme epique,
L'autre les doctes Chants de son Art poetique,
Ses Satires dans l'un effrayoient les Auteurs,
Ses Epistres dans l'autre étonnoient les Flateurs,
Et des Centaures noirs, effrontez & bizarres,
Traînoient ces Chars remplis de tant de pieces rares.

Au milieu des neuf Sœurs le sçavant Apollon,
Tout grave qu'il étoit joüoit du Violon.

On voyoit Uranie avec une Musete,
Polinnie en dansant sonnoit de la Trompette,
Calliope faisoit quelque pas de Ballet,
Et suivoit Apollon au son du Flageolet.

Clio barroit la Caisse & paroïssoit en Masque,
Euterpe se patoit de son Tambour de Basque,

Melpomene frapoit sur un Bassin d'airain,
Erato s'y montroit la Guitarre à la main,

Thalie en grimaçant joüoit de Vielle,

Et Terpsicore enfin, cette Fille immortelle,

Fort revenuë alors de ses vaines erreur,

Animoit de la voix Apollon, & ses Sœurs.

Le Char venoit après chargé de la Machine,
Sur quoy le fier Auteur avec sa sombre mine
Paroïssoit à cheval, & d'un air serieux

Saluoit en passant de la teste & des yeux.

Les essieux gémissoient sous un pois si terrible.

Ils portoient un Auteur aussi grand qu'invincible.

Des deux côtez du Char matchoient par pelotons
Les Chantres du Pont neuf armez de longs bâtons.

36 LUTRIGOT CHANT V.

Tout autour paroissoient des Satires burlesques,
Qui faisoient en dansant des postures crottesques,
Et derriere on voioit cent Auteurs inconnus,
Que le grand Lutrigot avoit jadis vaincus.
Ils suivoient ce Heros en miracles fertile.

Ainsi dans son Triomphe autrefois Paul Emile
Menoit après son Char tous les Chefs que son bras
Avoit mis sous le joug en ses divers Combats.

De même Lutrigot, dont l'indomptable plume
A battu maint Auteur dans son docte Volume,
En ce jour solennel use de tous ses droits,
Et fait voir son Lutrin l'honneur de ses exploits.
Faire un Lutrin, c'est plus que forcer des murailles,
Que donner des Combats, que gagner de Batailles.

Et comme en un Triomphe il est permis à tous
De railler le Heros sans craindre son courroux,
Ces Auteurs à l'envi lui reprochent sans cesse
Son esprit aigre & fier, son peu de politesse,
De ses Vers médifans l'aspre malignité,
Ses larcins découverts, son sçavoir emprunté,
Que tout son Grec consiste en son Dictionnaire,
Et qu'il n'est qu'un Censeur injuste & temeraire.

Mais à peine le Char pour achever le tour
Passoit pompeusement sous une vieille Tour,
Qu'un sinistre Hibou, né pour troubler la Feste,
Volle vers Lutrigot, se perche sur sa teste,
Et pour le couronner, il portoit dans son bec
Un Rameau tortueux d'un Laurier déjà sec.
Tout le monde à l'aspect d'une telle Figure
Jette des cris en l'air, rit de cette aventure,
L'Helicon retentit de ces cris éclatants,
Pegaze s'effarouche, & prend le frein aux dents;
Il court, il saute, il ruë, & dans ses algarades
Il brise enfin le Char à force de ruades,
Et le grand Lutrigot en poussant maint hélas,
Tombe, & tout effrayé voit le Lutrin à bas.

F I N.



REMARQUES.



Age 15. vers. 17. *Vne Maison étroite*
Lutrigot a fait bastir une Maison
toute singuliere.

Page 18 vers. 20. *Vole au sublime.* Il
a traduit le Traité du Sublime de
Longin.

Page 18. v. 21. *Paroissez grand Auteurs.* Cet en-
droit est imité du Cid.

Au premier vers de la page suivante , au lieu de ne
sçauroient, lisez, *ne sçauroit.*

Page 26. vers. 12. *Sornettes frivoles.* Dans son Epistre 9.
Lutrigot traite certains petits ouvrages de frivoles
sornettes, & dit qu'on n'en trouve point dans ses
Vers.

Page 25. v. 13. *Et l'amour n'a sù faire, &c.* On n'a
jamais vû de nôtre Auteur ni Stances, ni Odes, ni
même un couplet de Chançon d'amour.

Page 26. v. 19. *Jeune & vaillant Heros.* Il commence
son discours au Roi par ces deux Vers remplis de
cinq Epitetes. Ces deux Vers ont esté souvent
critiquez.

P. 27. v. 12. *Mais de faire un. Poëme, &c.* Dans la
Preface du Lutrin de la premiere impression il
veut faire accroire au public qu'on n'a jamais fait
de Poëme plus ingenieux que le sien.

P. 28. v. 4 *Ce rare Original.* Il dit dans la même
Preface que jamais personne ne s'est avisé de faire
parler les Harangeres en Heroynes.

P. 31. l. 7. 5. *Que son discours au Roi , &c.* On lui a fait voir cent fautes dans son discours au Roi.

P. 31. v. 10. *Pirrhus avec son confident.* C'est un Dialogue ridicule, il veut faire passer ce grand Prince pour un insensé. *Epître 1. au Roi.*

P. 31. v. 18. *Les Heros de Paix.* Lutrigot jette les Heros au moule, il en fait de Guerre & de Paix, mais les derniers sont plus à son goût. Il veut qu'un Heros puisse rire à l'aise, & prendre du bon temps, Paroles qu'il fait dire à Cineas parlant à Pirrhus,

P. 32. v. 1. *Ce beau Conte assaisonné de l'Huitre.* Ce Conte étoit placé dans son discours au Roi, mais on en fit mille railleries. Dans la seconde impression il retrancha ce Conte, & ne voulant pas desavouer un enfant si bien né il le mit dans l'Epître à Mr. l'Abbé des ***

P. 33. v. 17. *Devoit-il dans un Greffe , &c.* Dans son Epître 5. Lutrigot dit que sa famille l'avoit destiné pour le Greffe, & qu'elle pâlit & fremit quand loin du Palais elle le vit errer dans le Parnasse.

P. 34. v. 15. *Il le croit le plus sot , &c.* La huitième Satire contre la raison a paru si étrange, qu'il faut n'être pas raisonnable pour l'approuver. Selon Lutrigot, de tous les animaux l'homme est le plus sot, & l'âne est au dessus de l'homme.

Page 35. v. 20. *Dacier vous a gâté , &c.* Monsieur Dacier a fait des Remarques sur la traduction de Longin par Lutrigot ; mais il supprima une partie de ses justes Remarques, Lutrigot l'en ayant très-humblement supplié ; de sorte qu'il fit grâce à celui qui la fait à tout le siècle.

Au même vers, au lieu de ces écrits, lisez ses écrits. Et au vers 3. de la même page, ourent, lisez ontrent.

Page 38. v. 13. *Aux jours des Saturnales.* Comme on a voulu faire une Mascarade sur le Parnasse on a choisi les jours de Carnaval que les Anciens apelloient Saturnales.

Page 39. v. 16. *Les habits negligez, &c.* On ne fait point de tort aux beaux esprits en disant qu'ils ne sont pas extrêmement propres.

Page 46. v. 9. *L'oiseau qui prône les merveilles.* De la Renommée il en fait un Oiseau. Jamais Poëte n'a-voit osé le faire.

Page 26. v. 12. *La mollesse au milieu de Cisteaux.* Il n'épargne pas les Ordres des Religieux. C'est tout ce que pourroit dire un Calviniste.

Page 46. v. 14. *Soufle dans tous les cœurs la fatigue, &c.* Souffler la fatigue dans un cœur est une expression bien étrange.

Page 46. v. 18. *C'est l'esprit de l'Eglise.* Peut-on dire quelque chose de plus libertin.

Page 46. v. 1. *Qu'assembler le Chapitre, &c.* Dans le Lutrin on voit Giroton qui avec la croisselle assemble le Chapitre. Lutrigot fait dire cent impertinences aux Chanoines sans respect ni de leur personne ni de leur caractère.

Page 47. v. 5. *L'Alcoran & la Bible.* Les Emportemens poetiques de Lutrigot vont jusques à parler de la Bible & de l'Alcoran, & ce sont des personnes sacrées qui parlent.

Page 47. v. 9. *Ses nouvelles Deesses.* Il est permis au seul Lutrigot de former à sa fantaisie des Dieux & des Deesses.

Page 47. v. 12. *Au fidelle Giroton.* C'est quelque chose de bien ridicule de comparer le plus grand Monarque du monde à Giroton qui n'est qu'un valet. Voilà comme Lutrigot reussit en comparaisons.

Page 47. v. 16. *Les benedictions*, &c. Lutrin
raile effrontement de nôtre Religion.

P. 47. v. 24. *Aux plaines de Barbin*. C'est devant
la Boutique du Sieur Barbin que tous les Heres
du Lutrin se batirent à coups de Livres.

P. 52. v. 3. *Qu'un sinistre Hibou*. Ce Hibou qui
vient troubler la Feste est en derision de celui
du Lutrin.

P. 41. vers dernier, au lieu de *ma remerité*, lisez *ma
sincerité*. Cette faute a été corrigée à quelques
Exemplaires.

FIN.





